

PAGES
MANQUANTES

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

LE BERCEAU DE JÉSUS



DE tous les aspects de la vie de Jésus, le plus charmant, le plus intime, le plus suave, au jugement des peuples chrétiens, c'est celui que rappelle, avec tout un cortège de souvenirs, ce nom magique et doux : *Bethléem*.

Toute la vie du Maître semble ainsi tenir en quelques mots. Après Bethléem il y aura Nazareth, le Lac, Jérusalem. Et Nazareth signifie mystère ; le Lac signifie travail ; Jérusalem signifie combat ; et tout cela ensemble, c'est la vie, le jour, avec son activité et ses ardeurs. Bethléem, c'est le matin. C'est la fraîcheur des aurores ; c'est le premier sourire du ciel ; c'est le souffle pur et léger qui établit l'âme dans je ne sais quel azur, la remplit de je ne sais quels parfums, comme ceux qui montent dans nos rêves quand nous songeons au paradis joyeux où s'ébattait le premier homme.

Bethléem ! Il y a un air de fête dans ce nom. Il éveille en foule des bruits lointains, comme des chants angéliques et des bruissements d'ailes. Dès que notre cœur le prononce, aussitôt l'imagination y suspend tous les carillons de Noël, toutes les impressions joyeuses de l'enfance. En même temps, la raison y découvre de graves enseignements.

Dieu avait donc trouvé l'heure propice pour réaliser les espérances de son peuple. Il n'avait pas regardé les grands, les potentats, les chefs religieux ou politiques ; il

avait choisi, dans une bourgade pauvre, une pauvre enfant du nom de *Myriam*, Marie.

Pareille à l'une de celles qu'on voit encore, sur le chemin de la fontaine, à Nazareth, la démarche grave, drapée dans le traditionnel costume qui était déjà celui des femmes au temps d'Isaïe : tunique à raies multicolores où le bleu domine, voile blanc, ceinture d'étoffe souple enroulée, maintenant d'un bras son urne pleine et de l'autre ramenant son voile : voilà ce qu'Il avait choisi.

Et à cette enfant de quinze ans à peine, tandis qu'elle priaît dans sa demeure obscure, sous le rocher, Il avait envoyé une ambassade.

C'était un de ces êtres que leur nature supérieure n'empêche pas de fraterniser avec la petite race humaine, pour la gloire du Père commun.

Et l'ange avait exposé sa requête. Et le consentement donné, le mystère s'était accompli. Le ciel s'était incliné, et il avait rempli la terre d'espérance en emplissant un sein de mystère et un cœur d'amour.

Or quelques mois après était arrivé l'édit de Tibère. On faisait un recensement dans tout le pays, il fallait partir. Joseph, l'époux candide, était de la famille de David ; Béthléem, ville de David, était par conséquent sa ville, c'est là qu'il devait se rendre pour l'inscription.

L'heure était mal choisie ; le temps de Marie approchait ; mais l'orgueil des empereurs n'a pas coutume de compter avec les tourments qu'il inflige ; on se mit en route.

Il s'agissait de quatre ou cinq jours de marche. On partit équipé probablement comme un de ces groupes qu'on voit à chaque pas sur les routes de Palestine : la Vierge sur un âne ; à côté Joseph avec un bâton, et sur l'épaule, avec son manteau, quelques provisions de voyage.

La route à prendre était celle qu'ils suivaient trois fois par an pour les fêtes : la plaine d'Esdrélon, Naplouse et Jérusalem.

Chaque soir, on faisait halte aux caravansérails, toujours ouverts aux voyageurs à l'entrée des villes et des villages. C'était chose établie depuis des siècles ; bêtes et gens séjournaient là, généralement proche d'une source, et le lendemain, n'ayant à remercier que Dieu, on se remettait en marche.....

Ils arrivèrent à Jérusalem, longèrent ses murailles du côté de l'ouest, contre la citadelle, traversèrent la plaine et les collines qui entendront demain les cris de douleur de Rachel, et en deux heures atteignirent la petite cité de David.

Nous aurons à décrire cette contrée où Bethléem surgit, au milieu des montagnes dénudées, comme un bouquet de verdure dans des roches.

A deux pas de Jérusalem, la ville blême, que le désert assiège à l'est, que le Cédron et l'affreuse Géhenne marquent de grandes cicatrices, Bethléem se dresse, charmante, sur ses deux collines.

Son amphithéâtre couronne un creux de vallée qui est une véritable corne d'abondance. L'industrie de ses habitants l'avait abondamment plantée, par larges bandes établies en terrasses circulaires, comme des marches, de figuiers et de vignes rampantes, qui font aujourd'hui encore leurs beaux dessins sur la terre blanche.

Et Bethléem, aujourd'hui encore, est charmante.

Quand on a gravi la petite colline, et qu'en débouchant sur la place, pittoresque à l'orientale, qui est le centre de la vie bethléémite, on a en face de soi la grotte sacrée, recouverte par la plus ancienne basilique du monde ; quand le regard, par-dessus les stèles blanches d'un cimetière qui sert de bordure à la crête des collines s'étend, en bas, sur les jardins étagés et verdoyants, sur la vallée des Caroubiers où ils s'enfoncent, sur le monticule qui porte, un peu plus loin, le village de *Beit-Sahour*, d'où vinrent les bergers, l'aire de Booz et le champ où glanait Ruth la Moabite, et à l'horizon, à droite, sur la Mer morte, à gauche, sur Jérusalem, la ville de sang ; quand enfin, côte à côte avec ces souvenirs, tour à tour gracieux et sinistres, on voit, sur la place, circuler entre les files de chameaux accroupis sous leur charge les jeunes filles au long voile blanc, sœurs de la Vierge, et les enfants en robe rayée, comme les fils de Jacob, et qui ont de la grâce, mais auxquels on en prête encore, avec une nuance de tendresse, en songeant à leurs frères les Innocents et à leur autre frère Jésus ; de tout cela il se fait dans l'âme un mélange indéfinissable. Un travail étrange s'opère en vous ; c'est un va-et-vient de pensées à la fois mélancolique et très doux, et

dont le centre est ce berceau que présagèrent des choses lugubres et dont on fit plus tard une croix.

Mais, si l'on s'attarde là jusqu'à la nuit tombante, on se prépare des impressions encore plus intenses. Car, pour nous, Bethléem c'est la nuit ; c'est minuit ; c'est le silence des horizons ; c'est la nature apaisée et tranquille ; c'est la belle colline qui monte, sous la vibration douce des étoiles, pour aller prendre au ciel son Bien-Aimé. Et quand, en face de la réalité, qu'on aime à voir cadrer avec le rêve, on laisse venir le soir, assis contre une de ces tombes, — si blanches qu'elles rappellent les langes de Jésus et changent en charme leur tristesse, — et qu'après la symphonie délirante des couchants, enivrante et douce comme la gloire céleste, on voit l'ombre surgir, s'élever peu à peu, planer sur vos têtes, allumer sans bruit ses constellations, tandis que d'en bas montent par bouffées dans l'air tiède les bruits de troupeaux épars et lointains, qui semblent un vagissement de la plaine ou un vague soupir de la nuit : tout cet ensemble vous prend au cœur, le tourmente délicieusement, et qu'à ce moment, en tournant simplement la tête, vous vous disiez : "C'est là ! . . ." songez si l'imagination s'exalte et s'enivre. Le présent, alors, n'existe plus, et l'on croit entendre, dans un lointain de rêve, ces voix confuses du passé qui, sans rien articuler de précis, vous disent tant de choses. Et l'on s'attend à voir déboucher sur cette place, fatigué de sa longue route, mais tranquille et la joie dans l'âme, le groupe sacré.

C'est vers le soir que Marie et Joseph durent arriver au terme de leur voyage. Ils y avaient été précédés par un certain nombre de leur compatriotes, voyageurs comme eux venus de divers points de la Judée, et, par une conséquence toute naturelle dans une petite ville comme Bethléem, il n'y avait plus de place pour eux au caravansérail.

On sait quelles belles applications morales inspire ce fait aux Pères de l'Église. A leurs yeux, ce caravansérail encombré, c'est l'âme humaine.

Il y a place pour bien des choses, dans notre vie. Comme ces abris ouverts à tous qu'offrent les villes orientales, nous sommes béants vers tout ce qui offre une apparence d'attrait ou de plaisir. Et la foule pénètre ; elle nous envahit,

elle nous absorbe. Foule des pensées, foule des désirs, foule des préoccupations terrestres, foule des affaires, foule des passions ; tout cela prend place. Et quand Jésus-Christ se présente, il vient trop tard.

Et puis, nous avons peur, parfois, d'un pareil hôte ! Il est gênant, Jésus-Christ ! Quand il entre quelque part, il veut la place large, et incontestée, et honorable. Comment le loger à côté de certains de ces hôtes que nous avons admis ! Et alors nous disons : Va-t-en ! . . . Oh ! nous ne le disons pas des lèvres ; mais le cœur plus que les lèvres est éloquent, et notre cœur lui dit : Va-t-en ! La place est prise ! Laisse-moi en paix ! Va-t-en !

Et il s'en va.

Et nous restons à nos misères, comme ce caravansénil de Bethléem, qui pouvait recevoir l'Infini sous ses voûtes, et qui ne l'a pas voulu.

Les voilà donc sans gîte, errants dans les rues de Bethléem, pressés par la chute du soir et par l'heure . . . qui approche.

On devine sans peine l'anxiété de Joseph, et son empressement, et son trouble, qui sait ? C'était si innattendu, cet accueil, et si dur !

Quand à Marie, les préparatifs touchants que font les mères pour la naissance de leurs enfants doivent donner à penser ce que fut sa peine. Toutefois, même l'ombre d'une inquiétude ne pouvait l'effleurer. Elle portait en elle l'Ordonnateur, Celui qui sait, Celui qui peut ! Être inquiète pour lui eût été puérile. Quant à elle-même, que lui importait ? N'avait-elle pas tout, avec ce trésor ? Quand elle songeait à la part qui lui avait été faite, pouvait-elle envier les mères opulentes ou tranquilles ? Souffrir, avec Jésus-Christ dans son sein, c'était pour elle une double joie ; c'était entrer dans le rôle du Sauveur avant qu'il y entrât lui-même ; c'était porter la croix, en portant Celui qui s'y étendrait . . .

Elle allait donc, dans les rues tortueuses de Bethléem, sans crainte, sans trouble. Elle attendait la volonté de Dieu. Et ce Dieu versait dans son âme, goutte à goutte, sa sérénité, plus grande que celle de la nuit qui montait à ce moment de la plaine et enveloppait lentement la belle colline.

Et les échanges ineffables se poursuivaient, Marie donnant à Jésus son sang, sa vie, les battements de son cœur ; Jésus donnant à Marie lumière, force, amour, patience et cette paix de quiconque possède Dieu.

Et ainsi conduite par son époux, conduite plus encore par la Providence, sur sa pauvre monture dont le pas sonnait, sur les seuils de pierre, comme un appel toujours méprisé, elle allait, silencieuse, cachant le ciel sous ses paupières baissées, abritant de son voile ce cœur qui contenait Dieu.

Et Joseph, anxieux, cherchait toujours. Et il ne trouvait point.

A la fin, n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, ils songèrent à des abris qui, ceux-là, ne se ferment pas devant le pauvre.

Il y avait, sous la colline, aux environs de la tour de David, un certain nombre de grottes comme on en voit beaucoup en Palestine, particulièrement en Judée. On y parquait les animaux ; mais, à cette époque de l'année, les troupeaux étant aux pâturages, elles se trouvaient vides. C'est de ce côté qu'ils se dirigent.

La Providence conduit leurs pas. Elle ne veut pour son Fils d'autre abri que ceux qu'elle prépare elle-même pour ses hôtes. Maternelle et active, la Providence a des retraites pour tout ce qui vit : elle creuse des antres au fond des forêts ; elle n'a pas oublié les fils de la lionne, dit le Saint Livre. Quand autrefois elle présidait aux évolutions grandioses de la matière, et que le feu, son ouvrier, pétrissait le globe amolli, elle réservait cette roche, en prévision de l'heure divine.

Il ne convenait pas que l'Immense se renfermât dans dans une demeure d'homme ; que Lui, le riche souverain, qui commande au soleil ses dépenses d'aurores, qui fait étinceler de joyaux le front de la nuit, et jette, souriant, sur les épaules d'un mur qui croule, un manteau plus riche que ceux des rois ; il ne convenait pas que celui-là naquit au sein de nos vaines richesses. Il les domine en les méprisant. Il se montre grand par le choix de ce que nous appelons la misère. Il ne veut d'autre luxe que celui qui sied au restaurateur comme au fondateur de la terre. Fleur du monde, et non pas fleur de serre, il veut s'épanouir en pleine création, n'ayant d'architecte et de décorateur, pour

son lieu de naissance, que Dieu, dont il est le Fils et l'égal.

Et puis, ne faut-il pas que Celui qui est l'homme de tous soit dès sa première heure accessible à tous, et avant tout à ceux qui lui ressemblent davantage : les humbles, les petits, ceux qu'on méprise, et qu'Il aime ?

Regardez ces bergers qui vont, au bord du désert de Juda, leur voile noir sur la tête, leur peau de mouton jetée sur l'épaule, leur tunique misérable serrée à la ceinture, leur petite massue de sycomore à la main, pour la lancer aux brebis qui s'écartent : voilà les hommes auxquels se doit Jésus. Ils ne sont rien, moins que rien ; ce sont, en Orient surtout, les serviteurs des serviteurs, et ils n'ont d'autre abri comme Lui que les roches surplombantes : c'est à eux d'abord qu'il veut s'offrir.

Ils sont là-bas, gardant leurs troupeaux dans la plaine. Ils sommeillent ou devisent entre eux, autour de feux qu'ils ne savent pas être des feux de joie ; Jésus, silencieusement les invite. Et tout à l'heure ils viendront, et sans présentation et sans crainte, bergers et mages ayant mêmes droits ils pourront regarder, aimer, adorer, et s'ils l'osent prendre dans leurs bras, ce Fils de Dieu, dans la simplicité et la paix du cœur.

Il n'y a pas de temple, encore, pour la présence réelle, mais la nature est le grand temple, elle s'ouvre à Dieu. Voici le dôme : c'est cette roche. Voici la crèche, pour autel.

Ils sont entrés. L'heure approche, que le ciel attendait. Marie tressaille d'espérance prochaine. Le gîte obscur, aménagé par les soins de Joseph, offre ses humbles ressources au Dieu caché. Et le saint époux se retire. Confident des mystères, il rentre dans son néant en face de l'Infini qui vient.

Le voici qui repose dans un pli de la roche.

Sous ses voiles d'ombre, Bethléem, elle aussi, est endormie. La nature sommeille. Les étoiles regardent et palpitent doucement. Les anges, attentifs, l'hymne de joie au bord des lèvres, guettent le signal dans les yeux de leur maître.

Tout est donc prêt.

Le mystère peut s'accomplir.

FR. D. SERTILLANGES, O. P.

Le Dimanche à Vêpres

Hymne.— (St Ambroise)

Dieu bon, Source de la lumière,
Qui créas le flambeau des jours
Et dès l'origine première
Assignas aux astres leur cours.

L'aurore au soir est enchaînée ;
Ce temps par toi s'appelle jour.
Entends notre voix éplorée
Quand la nuit descend à son tour.

Ne laisse point le poids des crimes
Nous priver des éternels biens,
Préserve nous des noirs abîmes,
Remplis-nous de pieux desseins.

O ciel ! Cueille notre prière,
Que nos combats soient couronnés.
Sans tache soit notre carrière
Après nos forfaits pardonnés !

A COMPLIES.

Hymne.— (St Ambroise)

Avant que le jour disparaisse,
O Dieu qui voulus tout créer,
A ta bonté chacun s'adresse :
Daigne toujours nous protéger.

Arrière, songes et fantômes !
Charmes des nuits, écarter-vous.
Refermez vous, impurs royaumes,
Purs et saints, Seigneur, garde nous.

Ordinaire du Temps.

LA SECONDE FÉRIE, à MATINES.

LUNDI,

Hymne.— (St Grégoire)

Seigneur! nous quittons notre couche
Le corps et l'âme rafraîchis,
Aux chants qu'exhale notre bouche,
Nous t'en prions, viens et souris.

Avant tout notre âme te chante,
Partout notre amour te poursuit.
O Dieu ! sois la source constante
Des labeurs de ce jour qui luit.

Place à la lumière, nuit sombre !
Le soleil est à son retour.
Spectres qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez, voici le jour.

Seigneur, entends notre prière.
Viens purifier tous nos sens
Et que nos chants sur cette terre
Vers toi s'élèvent en tout temps.

A LAUDES.

Hymne. — (St Ambroise)

Splendeur de la gloire du Père,
Clarté qui produit la clarté,
Astre, source de la lumière,
Jour qui prête au jour sa beauté :

Vrai soleil, éclaire nos âmes,
Toi qui brilles d'un jour sans fin,
Daigne verser en nous les flammes
Et l'ardeur de l'Esprit divin.

Père Saint, notre voix t'appelle,
Père de suprême bonté,
Père de la gloire éternelle,
Réfrène en nous la volupté.

A nos cœurs donne le courage,
Emousse les dents des démons,
Soutiens-nous dans les jours d'orage,
Daigne inspirer nos actions.

Dans leur route guide nos âmes,
Fais briller en nous la pudeur,
Que notre foi jette des flammes,
Qu'elle ignore toujours l'erreur.

O Christ ! sois notre pain de vie,
Fais nous boire aux eaux de la foi,
Et que, de l'Esprit Saint remplie
Notre âme applaudisse à sa loi.

Que ce jour soit plein d'allégresse,
 Que la pudeur brille au matin,
 Au midi que la foi se dresse,
 Du soir qu'il n'ait pas le déclin.

L'aurore empourpre l'atmosphère ;
 Que Jésus se montre aujourd'hui,
 Jésus tout entier dans son Père
 Comme son Père est tout en Lui.

A VÊPRES.

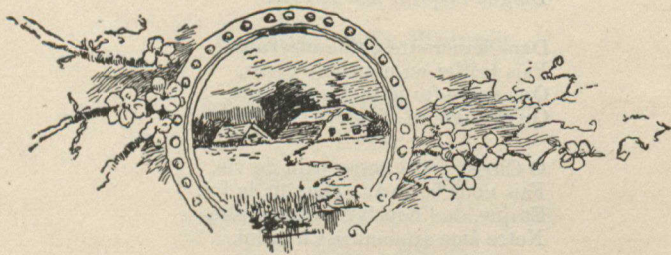
Auteur des immenses espaces,
 Pour dégager chaque élément,
 Des eaux, ta main brisant les masses
 Mit entr'elles le firmament.

Là haut tu fixas les nuages,
 Et sur la terre les ruisseaux ;
 Ainsi sont réduits les ravages
 Du feu combattu par les eaux.

Dieu bon ! verse en nous, de ta grâce,
 En ce jour, les dons permanents,
 Garde nous de revoir la trace
 De nos antiques errements.

Que la foi croissant en lumière
 Jette en nos âmes ses clartés,
 Que les vains appas de la terre
 N'étaient plus leurs faussetés.

PRATO.



TRENTÉ JOURS SOUS LA TENTE

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A BAALBECK ET A DAMAS

A travers le Liban

Nous allons désormais abandonner définitivement la rive de la mer pour gagner par une marche en ligne droite qui doit durer trois jours, et qui ne sera tout le temps qu'une série ininterrompue d'ascensions abruptes et de descentes rapides à travers la chaîne du Liban, Baalbeck, la "fabuleuse Baalbeck," comme l'appelait Lamartine ; c'est le premier terme de notre pérégrination.

Il en coûte de se séparer de cette gracieuse Méditerranée si suavement bleue et sereine, aux souffles caressants, à l'haleine rafraîchissante ; en ce dernier jour elle semble s'être faite plus radieuse encore qu'elle ne nous est jamais apparue.

Depuis que nous avons franchi le Nahr-el-Khasimiyeh nous sommes entrés dans une région de fécondité plus grande et de verdure plus touffues. Il faut dire maintenant un dernier adieu à cette vallée maintenant verdoyante qui est la Phénicie, et dont les paysages exhalent un charme si délicat de sérénité lumineuse et féconde.

Nous franchissons à gué le Nahr-el-Auwali, (Bostrenus) et après un dernier regard jeté sur la ceinture de vergers qui ceinturent la ville, une dernière aspiration du parfum pénétrant des orangers, nous voici, escaladant au pas ralenti de nos montures, les premières pentes du Liban. Enportons pour le garder longtemps, dans les montagnes sauvages, le souvenir poétique de l'exquise senteur des vergers de Saïda !

La montée est escarpée et continue : ce n'est pas un plan incliné, c'est, par un sentier tortueux, une montagne que nous escaladons ; montagne habillée de belle verdure buissonneuse, mais néanmoins abrupte et qui porte un caractère de grandeur austère.

La physionomie du pays change, ainsi que celle des habitants ; nous sommes désormais dans la chaîne du Liban, parmi des cîmes verdoyantes et des campagnes

convenablement cultivées, où, çà et là, des fleurs sauvages sourient nombreuses et avenantes dans la verdure et les buissons.

Les champs de neige qui sont plus haut, et qui se déploient sur les flancs des monts en bandes éblouissantes de blancheur à l'éclatante lumière du matin, laissent paraître leur influence bienfaisante : on la sent aux fontaines qui sourdent çà et là plus abondantes, aux "Nahars" plus nombreux, qui vont porter vers les plaines d'en bas le tribut bienveillant de la montagne, à la brise légère et fraîche qui court sur les pentes, chargée d'une odeur de neige.

Les cèdres, les fameuses forêts de cèdres qu'on employa pour la constructions du temple et dont on fit les flottes de Salomon, sont disparues dès longtemps de ces hauteurs presque dépouillées, leur souvenir seul est resté, et si, par hasard, on en rencontre çà et là quelques groupes chétifs, on peut voir, à je ne sais quel air timide et mal assuré, autant qu'à la jeunesse des arbres, qu'il est de plantation récente et qu'il représente un essai incertain de restitution et de reboisement partiel.

Les pins, par contre, se trouve en plus grande abondance, on les trouve çà et là par bouquets, par petits bois même, et le vent qui souffle à travers leurs touffes d'aiguilles, nous apporte de loin ce bruissement caractéristique et particulier, qui fait penser au murmure d'un torrent perçu dans la distance ; c'est comme une voix qui susurre, dans une langue inconnue, des paroles de mystère.

Nous cheminons sous le soleil ardent parmi la scénerie changeante et variée qu'offre à chaque pas cette région pittoresque qui est une montagne en culture. Le type physique de la population s'est modifié ; ce n'est plus l'expression tout ensemble éveillée et indolente du "Chananéen" d'en bas : ici nous sommes chez les "Druses", population à la fois et secte religieuse relativement récente et dont la formation et le groupement à l'origine sont restés mystérieux.

Les uns ont voulu y reconnaître un débris, et comme une écume, laissée il y a plusieurs siècles, par l'invasion dévastatrice des Karesmiens de Tamerlan, d'autres aiment mieux y voir un fond de race syrienne qui, se groupant sous l'influence d'une conception religieuse particulière, a pris un caractère spécial, un type accusé, des

mœurs à part, qui lui ont fait une physionomie nettement tranchée parmi les peuplades avoisinantes : ils sont environ cent cinquante mille.

Comme tous les Syriens, ils parlent l'arabe : nominale-ment ils sont musulmans et sujets politiques du sultan ; mais les Mahométans orthodoxes les regardent comme des hérétiques, et le sultan, qui a eu plusieurs fois à compter avec eux et à réprimer par la force leurs révoltes, ne répugne nullement à les traiter au besoin comme des ennemis.

Leurs croyances, qui, jusqu'à un certain point, sont restées un mystère, les rattachent à l'Islamisme, tout en les séparant nettement de la masse des sectateurs du prophète ; ils ont des mosquées à eux, et même un sanctuaire spécial à Hasbeya, qui est comme le centre et le foyer principal de leur culte.

On les dit adorateurs du soleil, ce qui les rattacherait aux traditions de la Syrie ancienne et serait un souvenir ou une réviviscence de la religion antique, qui fut, à l'époque payenne, le culte dominant de la religion libanaise. Leur bravoure, leur aptitude au travail, leur sociabilité à l'égard des étrangers font d'eux, en somme, un type intéressant et remarquable.

Au milieu d'eux, une population rivale, mais moins nombreuse, plus intéressante encore pour nous, parce qu'elle est une population chrétienne, les *Maronites*, leur dispute la prépondérance dans le Liban.

Cette race ou, si l'on préfère, cette Eglise, ce rite, (car en Orient race et rite sont pratiquement identique) rattachée, depuis le douzième siècle, à l'Eglise romaine à laquelle elle est désormais étroitement unie, compte une population d'environ cent mille âmes, dispersées sur toute l'étendue de la chaîne du Liban : elle est dénommée de Saint-Maroun, qui vécut vers le VI^e siècle, et auquel se rattachent les traditions nationales de la race.

Ennemis héréditaires des Druses, les Maronites eurent de tout temps, des rivalités et des hostilités qui fréquemment dégénérent en conflits à main armée.

L'intervention française seule, en 1860, réussit à les délivrer, par la force, d'une extermination complète, et à leur assurer, sous la suzeraineté du sultan, une sorte d'autonomie administrative, qui est une petite indépendance, et une garantie d'existence pour l'avenir.

Protégés par la France, les Maronites en sont restés les amis. Ils représentent, dans le Liban, l'élément de population la plus honnête et la plus accessible aux influences occidentales, et c'est chez eux seuls qu'on peut trouver, peut-être, les éléments possibles d'une régénération future, si jamais l'aube de la régénération doit luire pour ces contrées flétries par le Mahométisme.

Tout le jour nous avons couru à travers champs, parmi les chemins creux, les pentes pierreuses, les ravins rocailleux, par les sentiers ombragés, ou encore à l'ardeur du soleil, en rase campagne.

Vers quatre heures du soir nous voyons apparaître, au détour d'une belle route régulière, un village Maronite de 4 à 5 mille âmes, propre et bien tenu, entouré de plantations de mûriers, — car la culture des vers à soie est une des industries du Liban, — et qui se déploie sur la pente d'un ravin, orienté face à l'Hermon tout enneigé : c'est Deir-el-Khamar (le Couvent de la Lune).

Dès le premier coup d'œil, la population nous paraît plus ouverte, plus élevée, plus progressive, plus accueillante, plus civilisée en un mot que toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent.

Les physionomies nous promettent un accueil et une réception plus favorable qu'à Tyr elle-même ; nous n'avons plus qu'à oublier Saïda.

À l'abri d'un pan de rochers, sur une petite terrasse herbue qui côtoie la grande route de Beyrouth, à cinq heures de Deir-el-Khamar, les tentes sont dressées. Ce sera le premier campement dans le Liban, la première nuit sous la tente au plein air de la montagne.

FR. L. VAN BECELAERE O. P.

(à suivre)

AVIS

Désormais, le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** sera dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés**.



ADORATION DES BERGERS
Garofalo, Rome. Galerie Borghèse

Une Tertiaire Dominicaine

Il y a quelques années mourait à Reims, dans la vingt troisième année de son âge, Emilie Denis, du tiers-ordre de saint Dominique.

Il sera utile de dire combien elle fut bonne, combien elle fut grande par le cœur, cette simple enfant des champs dont la vie pourrait se résumer dans ces trois mots : innocence, charité et souffrance.

Elle avait cinq ans. Un jour qu'elle souffrait déjà, sur son lit, du mal qui devait lentement la conduire à la tombe, il parut beau à son frère, plus âgé qu'elle de sept ans, de lever l'étendard de la révolte et de s'enfuir de la maison paternelle, pour errer au milieu des belles forêts qui environnent la ville de Reims.

A son point de vue, c'était faire acte de héros. Mais après plusieurs heures, sa fierté magnifique commençait à entrer en marché avec la faim, quand il crut entendre une voix bien connue : "Frère, où es-tu ? réponds-moi, je suis ta petite sœur qui t'apporte de la nourriture ; tu dois avoir faim !" Et la noble enfant, sortie de son lit, malade et à la dérobee, pour secourir son grand frère, tombait d'épuisement et de fatigue aux pieds du déserteur même, en lui tendant le panier de provisions que son cœur d'ange lui avait donné la force d'apporter jusque-là.

Le jour vint où ce frère tant aimé dut se séparer d'elle pour revêtir l'habit du tiers-ordre enseignant de saint Dominique.

La douce enfant en fut brisée au fond de son âme. De plus en plus souffrante malgré les soins que sa famille lui faisait prodiguer, elle écrivait à son frère : "Oh ! ceux qui jouissent d'une bonne santé ne savent pas combien il est doux de travailler ; l'inaction est ma plus grande pénitence. Je travaille sur mon lit pour les petits enfants pauvres que j'ai toujours tant aimés. Ils ne me connaîtront pas, les chers petits, et je ne les verrai jamais. . . . Je me trompe, ils me connaîtront et je les verrai au ciel."

Ce fut pendant cette longue et cruelle maladie que saint Dominique voyant cette belle âme du haut de son trône de patriarche, fut sans doute épris d'une dévouée tendresse pour tant de vertu, puisqu'il la voulut pour son enfant.

La malade reçut l'habit du tiers-ordre de la pénitence, en pleurant de bonheur.

Elle écrivit alors : "J'ai donné sans réserve à Notre-Seigneur tout ce qui reste de vie à mon pauvre corps ; c'est un bien petit présent ; mais, mon cœur n'est pas malade, et je le lui ai donné aussi."

Elle aimait la mort, l'admirable enfant, et pourtant elle ne demandait pas même cette austère faveur. Souffrir, souffrir encore, souffrir en aimant le bon Dieu, voilà la faveur qu'elle ambitionnait. "Je suis bien contente, ce soir. — Pourquoi ? — Parce que j'ai beaucoup souffert toute la journée."

"Tu ris seule, ma chère enfant, qu'est-ce qui te fait rire ainsi ? — Parce que je sens que ma poitrine se déchire !"

O mystère de l'amour de Dieu ! Une jeune fille frêle et malade, accepte et boit en souriant le calice de la passion douloureuse. Elle demande à Jésus sa couronne d'épines, pour en ceindre son front de vierge comme du plus bel ornement de fête.

Sa maladie exigeait une opération fort douloureuse, qu'elle devait subir à des époques déterminées. Elle supplia le médecin de vouloir prendre ses mesures pour que toutes ces plaies réunies formassent une large croix sur sa poitrine. Ce qui fut fait. La jeune martyre put emporter dans le tombeau ce signe sacré tracé sur son cœur, comme le gage sanglant de l'amour qui liait l'angélique servante à son maître crucifié.

C'était deux jours avant sa mort. Les yeux fermés elle souriait silencieuse. "A quoi penses-tu donc ?" lui demanda son frère venu pour recueillir son dernier soupir.

"Je pense que je suis vraiment la fille de saint Dominique, puisque la plupart des saintes et bienheureuses de notre ordre ont passé leur vie, comme moi, à souffrir de toute manière."

Ils ne l'oublièrent jamais ceux qui furent admis à la contempler sur son lit de mort, souriante toujours, comme en un rêve heureux. La jeune élue était là, dormant dans sa tombe couverte de fleurs blanches, comme un enfant dans un berceau.

Elle avait marché vite dans le chemin de l'amour souffrant, elle s'était hâté d'en goûter les âpres joies, et il venait de s'ouvrir, pour elle, ce doux et mystérieux rendez-vous des âmes éprises de l'Éternelle Beauté. J. H.

Le chapelet de la mère de famille

Ni jour ni nuit, ni chien ni loup. Dans la chambre assombrie, à travers les rideaux fraîchement posés, ne pénètrent que quelques débris de lueurs vagues, descendues des nuages gris à travers les deux hautes files de maisons lamentablement symétriques. Sur le chiffonnier, dont les inscrustations ne luisent plus, les bibelots deviennent vagues. Dans un grand fauteuil bien emmitouflé de sa housse, Madame vient de s'asseoir. La journée a été dure : enfants à morigéner, bonnes à diriger, armoires à ranger, linge à racommoder, deux ou trois courses urgentes, et voilà que le soleil d'octobre a disparu du côté du bois comme s'il voulait aller y faire un tour avant de se coucher. Madame, elle, ne songe pas à faire un tour. Elle n'en a ni le temps, ni le goût. Mais elle s'est souvenue qu'octobre est le mois du Rosaire, et bercée du doux espoir qu'on lui laissera "un brin de tranquillité", comme on n'y voit pas assez pour travailler et qu'il est encore bien tôt pour allumer les lampes, elle s'est retirée dans sa chambre avec l'intention méritoire d'y réciter son chapelet.

Belles âmes des monastères, vous ne vous doutez pas des anicroches, imprévues pour vous, auxquelles se heurtent vos sœurs moins parfaites demeurées dans le monde, quand leur vient la louable pensée de se rapprocher quelque peu de votre austère perfection !

La première moitié de la première dizaine va très bien. Mais vraiment ce serait trop beau. "Toc ! toc ! fait la porte. — Entrez !" C'est la cuisinière.

— Madame, il n'y a plus de pruneaux.

Madame n'a pas prévu ce désastre, ni le problème qui s'ensuit, et que le cordon bleu voudrait voir résoudre séance tenante. Mais, comme les tyrans de Thèbes apprenant la conjuration de Pélopidas, madame croit pouvoir renvoyer à plus tard l'examen de cette affaire sérieuse.

— Je vous dirai ça dans dans un instant.

La dizaine reprend son cours, après une légère hésitation sur le grain auquel s'est produit la parenthèse. Vers le *Gloria*, brusque tapage : c'est la porte qui s'ouvre, sans faire "toc-toc" cette fois, et quelque chose de bondissant arrive dans la pénombre.

— Maman ! Lolotte ne veut pas me prêter sa poupée.

— Amuse-toi avec la tienne.

Un coup de pied sur le plancher, accueillant l'énoncé de cette solution, témoigne qu'elle ne paraît pas satisfaisante. Après quelques échanges d'observations diplomatiques, la puissance envahissante refusant de repasser la frontière, force est de l'y reconduire *manu militari*.

“Voyons, se dit madame, où en étais-je, et tâchons de nous recueillir.” La seconde dizaine ne va pas trop mal. Plus qu'un ou deux grains, et elle va finir sans encombre. Mais, à ce moment, on sonne, puis la bonne frappe à son tour :

— Madame c'est la blanchisseuse.

Justement il faut réclamer certaines pièces de linge qui n'ont pas été rapportées la dernière fois, et faire des reproches au sujet de la façon défectueuse dont sont empestées les chemises de monsieur. Madame fait un grand geste d'ennui et sort pour procéder à ces explications nécessaires.

La blanchisseuse est partie, et la troisième dizaine est commencée. Madame s'efforce loyalement, selon les conseils du Saint-Père et des auteurs spirituels, d'amener son esprit à méditer sur les mystères. Mais voilà c'est dans son imagination une danse de chemises, de chaussettes, de draps de lit, sans compter la découverte subite et rétrospective que cette mâtine de blanchisseuse l'a filoutée de trois sous. Maîtres de l'ascétisme, voilez-vous la face ! Voilà dans quels développements s'égare la méditation ! Enfin, un calme relatif se fait dans l'esprit de madame. Le point de vue surnaturel remonte doucement à la surface des préoccupations temporelles. Il va surnager. . . . Drrrin !

— Madame c'est le plombier.

— Que vient-il faire ?

— C'est rapport au tuyau du gaz, vous savez ?

— Bon !

Ici, réouverture de la parenthèse, et petite conférence avec le plombier. Pendant qu'il soude son tuyau, madame essaye de souder, elle aussi, la quatrième dizaine à la troisième, et l'opération irait à peu près, si un concert de cris et de larmes ne s'élevait, tout à coup, du côté de la *nursery*.

— Madame, ils se battent, et y a pas moyen de les mettre à la raison.

Vite, une tournée de police. On se battait pour un bout de ficelle, que tout le monde voulait avoir. Maman confisque la ficelle et l'harmonie renaît dans l'égalité. La quatrième dizaine se continue cahin-caha ; mais, mal commencée, elle finit mal. C'est la cuisinière qui s'impatiente, et qui vient dire :

— Si on mettait des marrons à la place des pruneaux?

— Mettez ce que vous voudrez, répond madame, avec une nuance d'énervement dans la voix.

A la cinquième dizaine, madame, surmenée de distractions, ne sait plus si ce sont les mystères joyeux, douloureux, glorieux. Elle va de l'avant quand même, ne songeant plus qu'à finir. . . . Elle ne finira pas.

Une grande clameur s'élève encore de la *nursery*. On crie : "C'est Lolotte qui est tombée du bras d'un fauteuil, et qui saigne !"

Cette fois, madame jette le chapelet sur un guéridon, et s'élance vers la *nursery* où la bonne, ayant laissé un instant les enfants pour bavarder avec la cuisinière, n'a pas assisté à l'escalade séditeuse et aux conséquences qui en sont résultées.

Heureusement, le sang que verse Lolotte provient uniquement de son petit nez rose. La maman en sera quitte pour l'émotion, et pour les trente-six spectacles funèbres qui se sont déroulés dans son esprit pendant les deux secondes qu'elle a mises à arriver sur les lieux. Et tout en tamponnant le nez de Lolotte elle murmure tout bas :

"Que les religieuses sont heureuses !"

G. D'AZAMBUJA

RECOMMANDATIONS

M. Aun Devine. (Fall River, Mass) M. C. Delmonico. (New York) Mme Jérôme Fontaine. (St Eugène de Grantham) Mne Vve François Farly. (St Barthélemi de Berthier) Mme Hélène Belleau. (New-Bedford, Mass.) Mlle Marguerite Boissoneault. (Montréal) Sœur Angela Lynch. Couvent des Dominicaines. (Springfield, Mass.)

NOTES ET DOCUMENTS ⁽¹⁾

Pour servir à l'histoire de l'Ordre des Frères Prêcheurs
dans les îles Philippines

(ANNÉES 1898, 1899 ET 1900)

(Suite)

- I. *La crise politico-religieuse des îles Philippines à l'heure actuelle.*—II. *Statistique sommaire du personnel et des œuvres de la Province dominicaine des Philippines vers la fin de l'année 1897.*—III. *Destruction de la flotte espagnole par l'escadre américaine. Etablissement du Gouvernement de l'Indépendance des Philippines. Arrestation d'un grand nombre de religieux espagnols. Leur transfert à Cavite (1 mai - 12 juin 1898).*—IV. *Séjour des religieux prisonniers à Cavite (9 juin - 18 juillet 1898).*—V. *Transfert des religieux prisonniers de Cavite à Bulacan. Indigne traitement qui leur est infligé. Séjour à Bulacan (19 juillet 1898 - 10 février 1899). Visites des aumôniers catholiques de la flotte américaine aux religieux prisonniers.*

L'arrivée du vaisseau à Bulacan fut saluée par les indigènes avec des cris de haine féroce et toute une série d'insultes, qui révélaient que le gouvernement *Katipunan* avait fait choix, comme lieu d'emprisonnement pour les captifs, d'un pays, dont la population était plus spécialement sous son inspiration. On fit tout d'abord descendre à terre les officiers et employés civils. Un des religieux avait déjà quitté le navire, pensant qu'il pouvait à bon droit se considérer comme faisant partie de l'administration espagnole. Ses compagnons s'apprêtaient à le suivre. Bien courte fut l'erreur des pauvres Pères. "Vous n'êtes ni chefs militaires, ni employés civils, vous n'êtes que des *fraites* ! s'écrie l'officier insurgé, qui présidait au débarquement. "Retournez à bord. Il n'y a de logements dans la ville que pour les officiers. Je donne l'ordre de tirer sur le premier *fraite* qui osera quitter le navire sans permis-

(1) Reproduit des *Analecta* S. O. P.

“ sion”. Les religieux durent donc passer le reste de la journée sur le pont du vaisseau. Dans la soirée un orage éclate sur leur tête ; le tonnerre gronde, et des cataractes d'eau pleuvent du ciel sur les malheureux. Vers le soir, on leur apporte comme nourriture un peu de riz cuit à l'eau ; comme boisson on leur offre un vase d'eau salée.

Durant la nuit, transis d'humidité, l'estomac vide, plusieurs, nonobstant l'endurance du tempérament espagnol, défaillent et se sentent pris de vertiges. Le lendemain, les infortunés descendent enfin à terre ; on a soin de les faire passer les derniers, après tous les soldats. Il fallait bien montrer à la population que dans le nouvel état de choses, les *frailles*, qui commandaient jusqu'alors dans l'Archipel, seraient considérés désormais comme les derniers de la colonie.

Cinquante soldats insurgés, baïonnette au canon, entourent les vingt-et-un religieux, et l'on s'avance lentement jusqu'à la place centrale de la ville, au milieu d'une bordée d'injures, la plupart obscènes et d'une délicatesse tout indienne. Nous laissons ici la parole du P. Ulpiano. “Ils “ avaient tous appris la même leçon; et ils nous la répé- “ taient tous sur le même ton, obéissant tous au même “ mot d'ordre. Ces forcenés s'adressait à chacun de nous. “ Toi, où donc es-tu curé ? Combien as-tu de femmes ? “ Combien as-tu d'enfants ? Combien as-tu tué de tes pa- “ roissiens ? Combien en as-tu forcé à quitter le pays ? “ Combien en as-tu volé ? Ou tiens-tu ton argent ? Ah ! si “ nous autres, nous nous trouvions prisonniers des gens “ de Castille, il y a beau temps que nous serions tous mis “ à mort. Mais il faut qu'on voie que nous sommes plus “ humanitaires que les espagnols; nous ne mettons à mort “ personne; ainsi l'a ordonné don Emilio. Ainsi le veut “ le droit international ! Ces pauvres malais avaient sans “ à la bouche le respect du droit international, qu'ils pro- “ fessaient, comme on le voit, à leur manière. Pendant “ deux heures, qui nous parurent de bien longue durée, “ nous dûmes supporter ces aménités du bas peuple phi- “ lippin, mandé par la loge maçonnique de l'endroit, pour “ nous recevoir.. Enfin on nous fait faire demi tour à gau- “ che, et nous voilà parqués comme de vils animaux dans “ le lieu, qui nous était assigné pour prison. C'était une “ mesure en ruines, faite pour y mourir. Elle avait dix

“ mètres de long sur trois de large. Vers le centre, qui
“ était le point culminant, cette espèce d'écurie avait deux
“ mètres de haut. Vers les extrémités, nous touchions le
“ toit avec la tête. Le centre du toit était soutenu par des
“ poutres en croix, et malheur à la tête de celui, qui, en
“ passant sous ces bois, oubliait leur présence. Une fe-
“ nêtre triangulaire avec des barreaux et à l'autre extré-
“ mité de ce réduit un œil de bœuf étaient avec la porte
“ les seules ouvertures par lesquelles pénétraient la lumière.
“ Au centre était un lieu d'aisance qu'il nous fallait vider
“ chaque jour pour ne pas être asphyxiés. Le sol était si
“ humide que le matin, en nous levant, il n'y avait de sec
“ sur la terre nue que l'endroit où le corps d'un d'entre
“ nous avait reposé. Plusieurs espèces d'animaux avaient
“ établi avec nous leur séjour dans ce lieu infect. D'énor-
“ mes rats s'étaient tellement familiarisés avec notre pré-
“ sence, qu'ils passaient au milieu de nous, sans se gêner,
“ et, quand nous étions couchés, nous les trouvions se ha-
“ sardant jusque dans notre barbe”.

La vie des malheureux prisonniers à Bulacan fut misérable au delà de tout ce qu'on peut imaginer. La population et les soldats, qui leur servaient de gardiens, ne cessaient de les injurier. Chaque jour, pendant deux heures, ils étaient tour à tour condamnés aux travaux publics dans la ville, et quels travaux ! On les obligeait à balayer les édifices publics, à nettoyer les lieux les plus infects, dans les casernes occupées par les troupes indigènes du nouveau gouvernement. Pour tous ces travaux, même les plus répugnants, on se refusait à leur donner aucun instrument, et ils devaient de leurs propres mains transporter les immondices de toute sorte accumulées dans les locaux qu'il leur fallait approprier. On les forçait à remplir, toujours de leurs propres mains, les sacs de terre, qu'ils devaient ensuite transporter sur leurs épaules, pour construire les fortifications de la ville. Ils étaient ainsi chaque jour exposés en publics pour devenir le jouet de la populace.

Cependant un certain nombre d'habitants de la ville fut révolté du traitement indigne, dont ces infortunés étaient l'objet ; ils vont alors trouver le général insurgé, gouverneur de Balacan, Gregorio del Pilar ; ils demandent qu'on leur partage les religieux prisonniers, qu'on les distribue dans leurs familles ; et afin de rendre plus plausible

leur charitable intervention, ils donnent pour prétexte qu'ils ont chez eux des travaux à faire exécuter et qu'ils y emploieront les *frailles*. Mais le chef insurgé ne se laisse point prendre au piège que lui tend la charité de ses compatriotes plus humains, et il se refuse à agréer leur offre. Sa cruauté à l'égard des religieux excite des protestations jusqu'au sein de sa famille. Un jour Gregorio avait donné l'ordre qu'on amenât les religieux prisonniers dans la cour de sa maison; et là il prenait plaisir à les voir courbés à terre, arrachant les herbes qui poussaient entre les pavés. Son frère Julian et sa femme, au risque d'attirer sur eux la colère de Gregorio, font monter dans une salle de la maison les pauvres Pères; et la sœur de Gregorio, en versant des larmes, leur sert le café et les gâteaux. Plusieurs fois les femmes du pays, bravant les soldats qui les repoussent ou les insultent, se glissent jusque vers les prisonniers, leur jettent dans leurs vêtements des fruits, des *cigarillos*, et s'efforcent par tous les moyens en leur pouvoir d'apporter quelque soulagement à tant d'infortune.

La nourriture, distribuée aux prisonniers, était abominable. Voici la description que nous en donne le P. Ulpiano. Nous traduisons ici son récit mot pour mot. "La ration de riz et de viande qu'on nous donnait à Cavite était bien minime, bien mal préparée, bien inférieure en quantité et qualité à la nourriture que le gouvernement espagnol passait chaque jour à ses prisonniers; cependant, tout en nous traitant comme des gens de basse condition, on nous fournissait ce qui était suffisant pour ne pas mourir de faim. Mais à Bulacan les autorités du Gouvernement de l'indépendance des Philippines surent nous montrer qu'il comprenait et pratiquait mieux encore qu'à Cavite le droit international. Il nous fournissait une petite quantité de riz de la plus mauvaise qualité, appelé dans le pays *pinawa*. Comme pitance, on nous donnait à chacun une petite écrevisse, appelée *talengcà*, que les indigènes recueillent dans la fange du lit des fleuves, laissée par les eaux à découvert, ou deux petites écrevisses de mer, ou un fruit de platane. C'était là ce qui constituait la ration journalière d'un prisonnier. Le riz était si mauvais, si mal accommodé, que pour le digérer nous nous servions du *sili*, espèce de poivre rouge indien, que nous avons bien de la peine à nous procu-

“ rer. Neuf litres de mauvais riz, et des écrevisses ou du
 “ fruit de platane pour la valeur d’un *pesetas*, voilà ce que
 “ le Gouvernement révolutionnaire de Bulacan dépensait
 “ chaque jour pour la nourriture des quarante trois prison-
 “ niers, enfermés dans sa geôle. Sur ces quarante trois re-
 “ clus, vingt-quatre étaient *frailes* ; le reste se composait
 “ de malfaiteurs ordinaires. La boisson consistait en eau
 “ salée, tout à fait capable de cuirasser nos estomacs déla-
 “ brés ; et encore ne nous était-elle distribuée qu’en quan-
 “ tité insuffisante. Le service du repas était en relation
 “ avec le menu. Le riz nous était apporté dans une de ces
 “ auges en zinc, dont on se sert dans le pays pour faire
 “ manger les porcs, et qui, dans le cas présent, servait
 “ tour à tour à nos geôliers, soit pour recueillir les immon-
 “ dices de la prison, soit pour recevoir notre nourriture.
 “ Le vase, où nous devions étancher notre soif, servait
 “ tous les matins aux soldats indiens pour faire leurs ablu-
 “ tions ; et quand la sentinelle nous appelait pour trem-
 “ per nos lèvres dans ce bassin d’eau saumâtre, elle sifflait
 “ entre ses dents *Bibi cura ! Bibi cura !* à peu près com-
 “ me le muletier, qui conduit ses bêtes à l’abreuvoir”.

Aussi n’est-il pas étonnant qu’avec un tel régime ali-
 mentaire, la plupart des malheureux ressemblaient à des
 cadavres ambulants, ainsi que le rapporte le P. Ulpiano.

Quiconque voulait insulter les religieux n’avait qu’à
 se placer sur le seuil de leur prison pour leur faire enten-
 dre des appréciations du genre de celles qui nous sont rap-
 portées par notre narrateur.

“ Sans aucun doute, vous êtes, vous autres, de bons
 “ curés, leur disait un de ces pauvres indiens, matador de
 “ l’endroit. oui vous êtes de bons curés ; mais, voyez-vous
 “ ce sont l’Archevêque Nozaleda et les *frailes* de Manille,
 “ qui sont cause de tout ce que l’on vous fait souffrir.
 “ ici. Pourquoi s’acharnent-ils à conserver la place ?
 “ Pourquoi défendent-ils encore les tranchées, les
 “ *bahais calapati* ? Ah ! Quand nous auront pris Manille,
 “ le châtiment, que nous leur ferons subir, sera bien au-
 “ trement terrible que celui dont vous êtes aujourd’hui
 “ l’objet. Alors Nozaleda verra à quoi peut lui servir d’ê-
 “ tre archevêque et de se vêtir de chino pour ne pas être
 “ reconnu. Vous autres, du moins, vous ne pouvez pas
 “ vous plaindre de traitement auquel vous êtes soumis.

“ Voyez ! Personne d'entre vous n'a été tué. Et les ordres d'Emilio sont ponctuellement exécutés. Quand nous aurons pris Manille, alors vous pourrez retourner en Espagne, ou bien vous établir ici. Mais vous ne pourrez plus dire de Messes. Les uns pourront faire du commerce; les autres s'adonner à l'agriculture; et quelques uns peut-être devenir maîtres d'école !”

Les religieux, enfermés dans la prison de Bulacan, étaient au nombre de vingt-quatre, appartenant aux divers Ordres Religieux qui desservent les paroisses dans les diocèses de l'île de Luzon; mais ils ne formaient tous ensemble qu'une seule communauté, et observaient un même règlement de vie.

Le matin, ils récitaient le Rosaire. Un peu plus tard chacun récitait son office; puis venait la méditation sur quelque passage, tiré des œuvres du V. Père Louis de Grenade. On passait le temps en conférences. Quelques uns prenaient des leçons d'anglais avec le Père Francisco Garcia. Le soir, ils récitaient de nouveau ensemble le Rosaire.

Pendant les mois d'août et de septembre se continua sans grand changement la captivité des malheureux prisonniers. Ils s'ingénierent de leur mieux pour apporter quelque adoucissement à l'horrible régime auquel on les avait soumis. Une pauvre femme du peuple leur préparait des aliments qu'elle leur passait en secret, trompant la vigilance des sentinelles; mais bientôt elle fut dénoncée et repoussée impitoyablement par les gardes. Un chinois, infidèle, ancien jardinier du curé de l'endroit, se substitua à la femme indigène dans son œuvre de dévouement; il quêta un peu partout dans le pays; on croyait qu'il mendiait pour lui-même; non, c'était pour apporter quelque soulagement aux religieux prisonniers, dont il avait conservé un pieux souvenir pour les bons traitements, reçus d'eux au temps de leur prospérité.

Le jour de la S. Dominique (4 août), le jour de la S. Augustin (28 août) se passèrent tristement pour les malheureux prisonniers. Dominicains et Augustins voulurent célébrer la sainte Messe, ou au moins assister au S. Sacrifice en cette solennité de leur Patriarche. Ils adressèrent, en ce sens, une requête à leur geôliers; mais cette consolation leur fut refusée.

De temps à autre, ils recevaient quelque visite. Peu nombreux étaient en effet ceux qui consentaient à s'exposer aux outrages et aux vilenies exercées à l'égard de ceux qui se révélaient ainsi amis des *frailles* ; ces rares visiteurs leur donnaient quelque argent, et ce qui était pour eux plus précieux encore, des nouvelles de Manille, vers laquelle se tournaient toutes leurs espérances.

Cependant la captivité des malheureux prisonniers se prolongeait avec une lenteur désolante. Les mois se succédaient, sans apporter aucun changement à leur intolérable situation.

Le 5 octobre, nouvelle visite de M. Reaney, ce jeune prêtre américain, chapelain catholique de l'*Olimpia*, devenu l'ami sincère et dévoué des religieux espagnols. En les voyant dans le lieu immonde, où on les avait entassés à Bulacan, privés même d'eau potable, M. Reaney ne put retenir ses larmes. Remis de sa première émotion, il entra en conversation avec le P. Francisco Garcia. Il lui apprit les difficultés de toute sorte que les Loges maçonniques d'Europe, en union avec celles des Philippines, soulevaient contre la délivrance des religieux espagnols. Il s'était mis en relation avec les religieux espagnols renfermés dans Manille. Ces derniers multipliaient les démarches pour la délivrance de leurs confrères. Dans ce but ils s'étaient adressés au Saint Père, au Cardinal Gibbons, au Nonce de Madrid, aux divers Consuls des puissances étrangères: ils n'avaient même pas reculé devant la nécessité d'entamer des pourparlers avec Aguinaldo et son prétendu Gouvernement: mais l'avis des Loges était qu'il fallait encore garder comme otages les religieux espagnols, tombés au pouvoir d'Aguinaldo et ce dernier ne pouvait qu'obéir à leur injonction.

Quelques jours après, Aguinaldo en personne se rendit à Bulacan. On lui amena les *frailles* prisonniers sous les fenêtres de la maison, où il était logé. Le dictateur parut un instant au balcon, jeta un regard sur les religieux captifs, et sans même leur adresser la parole, rentra aussitôt dans ses appartements, sans qu'on pût découvrir si une telle conduite lui était inspirée par les remords de sa conscience, ou dictée par la haine dont il faisait profession à l'égard des religieux espagnols.

(A suivre.)

CHRONIQUE

LA TOUSSAINT. Malgré le mauvais temps et la maladie qui sévit depuis quelques mois, les offices de la Toussaint et du jour des morts ont été très suivis. La population de St-Hyacinthe a montré une fois encore combien elle était animée d'un esprit de foi sincère et agissant. Nul doute que cet esprit de foi n'ait son action bienfaisante jusque dans les démarches de l'ordre le plus naturel. Nous avons pu le constater par l'empressement de la population à se soumettre aux mesures d'hygiène et aux précautions prescrites par les bureaux sanitaires. Cet empressement prouve de la part de ceux qui l'ont témoigné, un grand respect et une grande déférence pour l'autorité constituée, toutes choses qui sont bien dans l'esprit chrétien. Ces dispositions excellentes, et qui sans doute se généraliseront de plus en plus, hâteront, nous en sommes persuadés, la disparition de l'épidémie.

* * *

A LEWISTON, ME. Le dimanche 3 novembre, Mgr O'Connell, évêque de Portland, donnait la confirmation à l'église paroissiale des pères dominicains. Mgr avait déjà, en août dernier, fait aux religieux l'honneur d'une visite tout intime et toute paternelle. Aujourd'hui, c'était l'évêque et le pasteur qui venait visiter son troupeau, connaître ses brebis et se faire connaître d'elles.

L'évêque fit son entrée dans l'église entouré de tout le cortège des enfants de la confirmation au nombre de près de trois cents. Avant la cérémonie Mgr O'Connell leur adressa une brève allocution, en français, dans laquelle il leur montra avec force la grandeur du sacrement qui allait faire de chacun d'eux un vaillant soldat de Jésus-Christ.

Tout le monde, au monastère comme ailleurs, a été charmé et édifié de la simplicité et de la bonté du pasteur vénéré dont le trop court séjour n'a laissé à Lewiston que des regrets.

Enfin, la meilleure impression est restée à tout le monde de cette fête, organisée sous la présidence du R. P. Béchet, nouveau supérieur de Lewiston, et à laquelle n'a manqué ni l'éloquence, ni l'harmonie.

* * *

FRANCE. A Paris, dans notre couvent du T. S. Sacrement est décédé le T. R. P. Thomas Faucillon, ex-provincial, dans la soixante-douzième année de son âge et la quarante-neuvième de sa profession religieuse.

Le T. R. P. Faucillon n'a jamais demeuré dans notre pays : mais il l'a visité comme provincial et c'est lui qui a érigé canoniquement notre couvent de St-Hyacinthe. Son nom nous restera cher à plus d'un titre. S'il n'a point commencé la fondation dominicaine au Canada, il a su la comprendre, s'y intéresser, et lui donner mieux que des sympathies platoniques. Il a encouragé et confirmé par la sympathie de sa parole et l'action de son autorité quelques unes de nos premières vocations. Il a compris le premier que le seul moyen pratique de fonder un ordre religieux dans un pays c'est d'y recruter des vocations et que le seul moyen d'assurer le recrutement c'est un noviciat qui étudie les vocations sur place, dans le milieu même où devront plus tard travailler les ouvriers évangéliques. Dès 1876 il avait obtenu de Pie IX un bref autorisant dans des conditions spéciales l'érection canonique du couvent de St-Hyacinthe et l'ouverture d'un noviciat canadien qu'il avait espéré fonder avant la fin de son provincialat. Son espérance fut trompée sinon par les hommes sur lesquels il avait trop compté au moins par les circonstances qu'il ne pouvait connaître parfaitement de si loin. Mais la Providence lui avait réservé d'attacher son nom à cette œuvre. Au début de son deuxième provincialat il vint sur l'invitation du Maître Général de l'ordre en 1885 faire lui-même l'érection canonique du couvent de St-Hyacinthe qu'il avait voulue et demandée neuf ans plus tôt et organiser à neuf la nouvelle maison d'Ottawa. Depuis, il ne cessa de témoigner son intérêt pour les maisons d'Amérique, dirigeant de loin avec une sage et paternelle sollicitude les religieux sur lesquels il comptait pour le développement de l'œuvre dominicaine au Canada. Pour lui "il n'y avait plus d'Atlantique."

La vie religieuse du T. R. P. Faucillon a été prise presque toute entière par les soucis de l'administration. Il était né pour le gouvernement, et pendant un demi siècle il n'a guère pu faire autre chose qu'administrer et gouverner les différentes maisons de la province de France et la province elle-même. En dehors de sa correspondance

administrative qui est un modèle du genre et révèle un rare ensemble de qualités supérieures, il n'a laissé que quelques pages qui ne suffisent pas à faire revivre parfaitement cette sagesse, cette élévation de pensée, cette simplicité et cette précision de l'expression, ce mélange exquis de bienveillance, de réserve, de finesse et de bonhomie qui faisait le charme et la distinction de sa vie et de sa parole.



LE MOULIN

(Cl. Lorrain, Rome. Galerie Doria)

TABLES DES MATIÈRES

ANNÉE 1901

JANVIER

GRAVURES : La fuite en Egypte (Hoffman)	9
Mgr L. Z. Moreau, évêque de St-Hyacinthe.....	28
Le Rosaire.—À Nos lecteurs (La rédaction).....	1
L'Épiphanie.—La politique du Roi Jésus (D. C. G.).....	4
Le chapelet des croisiers (<i>Reproduction</i>)	13
Hymnes du temps de Noël (Prato).....	17
Le B. Pierre d'Aveiro, convers (H. C.).....	21
Choses et autres (Bernardo).....	25
Chronique (Nemo).....	28
Nécrologie.—Mde Vve Brisset (P. M. B.).....	30

FÉVRIER

GRAVURE : La Présentation (Raphaël).....	37
La Purification de la T. S. Vierge et la Présentation de Jésus au Temple (D. C.).....	33
La communion pour les morts.—Un dernier mot (R. P. Gonthier)....	42
Hymnes de janvier, [suite] (Prato).....	56
Le B. Jourdain de Saxe (Octave).....	59
Nécrologie.—Le R. P. Vincent Charland.....	63

MARS

GRAVURE : La descente de croix (Guido Reni).....	83
Ode de Léon XIII—Traduction (Prato).....	65
Hymnes (Prato).....	68
La messe de S. Thomas (Ottaviensis).....	71
Consécration d'un autel à S. Thomas (Fr. L. A. M.).....	74
Trente jours sous la tente (Fr. L. Van Beccelaere).....	77
Le style qui convient à la chaire chrétienne (T. R. P. Monsabré).....	84
Chronique (D. C.).....	86
Bibliographie (D. C.).....	88
Liste officielle de la Confrérie du Rosaire.....	94

AVRIL

GRAVURE : Résurrection (Guido) ..	112
Au pied de la croix, méditation d'après saint Thomas d'Aquin.....	97
St-Thomas d'Aquin.....	113
Hymnes (Prato).....	119
Saint Pierre martyr (29 avril).....	122
Chronique (L. A. M.).....	125
Associés défunts de l'Œuvre du Noviciat.....	127

MAI

GRAVURE : La Vierge, (Sassoferrato).....	144
Notre-Dame Auxiliatrice, [24 mai] (D. C.).....	129
Les Dons du St Esprit, (d'après le T. R. P. Froget O. P.).....	135
Hymnes du Temps Pascal, (Prato).....	145
St Pie V, (Félix).....	147
Chronique (D. C. G.).....	152
A propos d'un jugement. (Bernardo).....	155

JUIN

GRAVURE : ..	175
Pour la Fête-Dieu—Le souvenir du Sauveur (Sacerdos).....	161
Au St-Sacrement—Traduction de <i>l'Adoro Te</i> (Prato).....	171
A Toulouse (Viator).....	172
Un Sermon de St Thomas (P. B.).....	176
Mort de S. G. Mgr L. Z. Moreau, 4me évêque de St Hyacinthe.....	183
Nécrologie—Le R. P. Sauval (Fr Bernardo).....	184
Chronique.....	188
Bibliographie (A. L.).....	191

JUILLET

GRAVURES : Crucifiement de St Pierre (Guerchin).....	208
Modestie et vanité (Raphaël).....	211
La Visitation—Méditation (T. R. P. Montsabré).....	193
Le B. Ignace Delgado et ses compagnons (R. M. R.).....	196
Le Martyre de St Pierre (R. P. Mortier).....	203
Un sermon de St Thomas d'Aquin (xxx).....	212
Chronique.....	222

AOÛT

GRAVURES : St Dominique Fra Angelico.....	226
La Transfiguration (Raphaël).....	244
Hymne à St Dominique (Prato).....	225
De l'éducation chrétienne des enfants dans la famille, d'après le B. Jean Dominici.....	228
La Bienheureuse Jeanne d'Aza (L. D.).....	238
La Transfiguration (Le Père Didon).....	243
Le testament de la Ste Vierge (Courad).....	246
Chronique.....	250
Bibliographie (A. L.).....	255

SEPTEMBRE

GRAVURES : Groupe de Saints (Fra Angelico).....	263
Vierge en trône entourée des Saints (Pérugin).....	271
De l'éducation chrétienne des enfants dans la famille, d'après le B Jean Dominici.....	257
La Bienheureuse Imelda, Patronne des premiers communians (H).....	264
Le Rosaire récité en famille (C. G. M. de Busschere).....	267
Supériorité du Rosaire sur tout autre prière (C. G. M. de B).....	270
L'Idéal chrétien (Fr. L. A. M. des Frères prêcheurs).....	272
Notre-Dame des Tempêtes (R. P. Ragey, Mariste).....	278
Question sur les Indulgences du Rosaire.....	282
Liste officielle des paroisses où la Confrérie du Rosaire a été canoniquement instituée.....	283
Chronique.....	284

OCTOBRE

GRAVURE : La Vierge Marie (Murillo).....	304
Pèlerinage spirituel à N. D. de Prouille (xxx).....	289
Hymnes du Dimanche—Poésie (Prato).....	291
St Louis Bertrand (Fr Bert).....	294
Dominiciana (Bernardo).....	305
Les Dominicains aux Philippines (Reproduit des Analecta).....	311

NOVEMBRE

GRAVURES : Le château St-Ange, à Rome.....	325
N. D. de Grâces, Montréal, l'église.....	349
" " " " l'école.....	350
" " " " le presbytère.....	352
Les Catacombes. ***.....	321
Hymnes de la Toussaint et petites heures de l'office. (traduction en vers) Prato.....	326
Trente jours sous la tente. R. P. Van Becelaere.....	329
Les artistes Dominicaines.....	333
Les Dominicains aux Philippines. (suite).....	339
Chronique : Dominiciana. Fr. Bernardo.....	347
Recommandations.....	352

DÉCEMBRE

GRAVURES : Adoration des bergers (Garofalo).....	367
Le moulin (Cl. Lorrain).....	382
Le Berceau de Jésus (R. P. Sertillanges O. P.).....	353
Hymnes de l'office divin — Traduction en vers (Prato).....	360
Trente jours sous la tente — <i>suite</i> — (R. P. van Becelaere O. P.).....	363
Une tertiaire dominicaine (J. H.).....	368
Le chapelet de la mère de famille (G. d'A.).....	370
Recommandations.....	372
Les dominicains aux Philippines — <i>suite</i> —.....	373
Chronique : la Toussaint ; à Lewiston ; le T. R. P. Faucillon.....	380
Sommaires de la Revue pour l'année 1901.....	382